HISTOIRE

DE LA

PESTE BUBONIQUE

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils



HISTOIRE

DE LA

PESTE BUBONIQUE

EN PERSE

OU

DÉTERMINATION DE SON ORIGINE, DE SA MARCHE, DU CYCLE
DE SES APPARITIONS ET DE LA CAUSE DE SA PROMPTE EXTINCTION

PAR

J. D. THOLOZAN
DE LA SOCIÉTÉ ÉPIDÉMIOLOGIQUE DE LONDRES.

PREMIER MÉMOIRE.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
Place de l'École-de-Médecine, 17

1874

HISTOIRE

DE LA

PESTE BUBONIQUE

EN PERSE [1]

AVANT-PROPOS

La géographie et la chronologie des Épidémies sont appelées de nos jours à éclairer toutes les questions relatives à la connaissance des causes et des moyens de préservation de ces fléaux. Il y a là un sujet de recherches et de réflexions très-vaste et presque complétement inexploré dans lequel l'épidémiologie et la science sanitaire ont bien des inconnues à constater, des faits nouveaux et des règles précises à établir, soit pour servir de pierre de touche aux théories, soit pour indiquer quand il y a lieu, comment et dans quelle mesure doit être exercée l'action des moyens prophylactiques et restrictifs.

C'est commencer par la fin et s'exposer à faire par cela

(1) Mémoire lu à la Société impériale de médecine de Constantinople dans la séance du 22 août 1873 et imprimé dans la *Gazette medicale* d'Orient.

même le plus souvent fausse route que de chercher à édicter des prescriptions restrictives et hygiéniques contre les maladies populaires sans avoir préalablement des notions exactes sur leur mode de développement dans le temps et dans l'espace. On peut dire que le défaut capital de tous les congrès sanitaires qui se sont réunis à notre époque a été de ne pas connaître d'une manière précise, ou de ne pas faire figurer en première ligne de leurs travaux les faits dont ils avaient à s'occuper. Quand les données fondamentales d'une étude sont incomplètes ou fausses, dénaturées ou grossies, qu'y a-t-il à attendre de leur rapprochement, quelle lumière peut jaillir de leur exposé? J'ai montré dans ces dernières années comment dans une grande et savante assemblée, où siégeaient bien des notabilités médicales et administratives, on s'était trompé faute de données exactes sur la chronologie géographique du choléra (1). Aujourd'hui, frappé de l'erreur dans laquelle on a depuis près de deux années cherché à entretenir les gouvernements européens au sujet de l'existence de la Peste Bubonique en Perse, je viens présenter au public médical le résumé de mes recherches et de quinze années d'observations à ce sujet. J'espère par cela même faire disparaître des craintes entretenues par une publication dont je n'aurais pas à m'occuper si elle n'avait pas servi de base à une volumineuse correspon-

(1) Origine nouvelle du choléra asiastique ou Début et développement en Europe d'une grande épidémie cholérique. — Paris, 1871.

Durée du choléra asiatique en Europe et en Amérique ou Persistance des causes productrices des épidémies cholériques hors de l'Inde. — Paris, 1872.

dance diplomatique entre la France, la Russie, l'Angleterre, la Turquie et la Perse (1).

Ce point de vue frappera, j'ose l'espérer, les hommes éminents qui sont à la tête de l'administration médicale des États européens. La solution des questions sanitaires doit reposer en définitive non pas sur des suppositions ou des appréciations théoriques dénuées de fondement, mais sur des faits positifs et bien établis. C'est pourquoi j'ai pris pour sujet de ces recherches la question purement historique de la fréquence et de la distribution géographique de la peste en Perse. J'espère par cela même arriver à faire disparaître tous les doutes qui peuvent encore obscurcir ce sujet, et, éclairant d'une lumière nouvelle un point de science peu exploré, faire cesser des appréhensions entretenues par cette grande erreur de confondre la famine qui a été quelquefois une cause occasionnelle de peste avec la peste elle-même. Dire que dans les contrées de la Perse dont une assez grande partie de la population a malheureusement succombé à la famine en 1871, il a dû y avoir, par cela même, la peste, c'est commettre cette erreur de logique qui consiste à prendre une des causes occasionnelles d'un fait pour ce fait lui-même. Le public médical fera facilement justice de ces assertions sans fondement, d'autant plus qu'en 1871 la peste n'a existé en Perse que dans un petit district qui n'a pas été éprouvé par la famine, et les districts dont la population était dé-

(1) Rapport sur les mesures à prendre contre la peste qui sévit en Perse présenté au conseil supérieur de Santé de Constantinople le 11 décembre 1871, par le docteur Bartoletti.

cimée par la faim n'ont présenté d'abord que des dysenteries, ensuite le typhus et la fièvre récurrente; *nulle part la peste n'a été observée, ni même un moment soupçonnée dans ces régions du centre, de l'est et du sud-ouest de la Perse.*

PREMIÈRE PARTIE

LA PESTE BUBONIQUE EN PERSE DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER

LA PESTE BUBONIQUE D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ARABES ET PERSANS.

Les ouvrages médicaux arabes et persans confondent sous le nom de *vêba* toutes les épidémies pestilentielles. Si on consulte, dans les auteurs les plus connus et les plus renommés, la description de la maladie appelée *vêba* (1), on remarque qu'ils se sont copiés les uns les autres, qu'aucun d'eux n'a écrit d'après des faits observés et que tous répètent de la manière la plus servile le texte du *Canon*. Les commentateurs de cette vaste encyclopédie se bornent eux-mêmes à la paraphraser sans ajouter aucun éclaircissement ni aucune remarque sur la nature et sur les symp-

(1) *Febris pestilentialis*, d'après l'édition latine des œuvres médicales d'Avicenne publiées à Venise en 1564.

tômes de la maladie dont il est question. Voici la traduction littérale du texte d'Avicenne : « Dans la fièvre « pestilentielle l'extérieur du corps est calme, l'intérieur « est agité. Le plus souvent cette maladie est mortelle. On « sent qu'il y a dans l'organisme une chaleur et une « grande inflammation. La respiration est longue, haute, « fréquente, le plus souvent difficile, et l'expiration fétide. « Il y a soif vive et sécheresse de la langue ; quelquefois « nausées ou anorexie. Le malade meurt s'il n'est pas « soutenu par une alimentation forcée. Il y a douleur à « l'épigastre, gonflement de la rate, angoisse prononcée, « agitation. Quelquefois il se joint à ces symptômes la « toux sèche, la tendance à la syncope, le délire, la ten- « sion des hypochondres, l'insomnie, la prostration com- « plète des forces. Il survient aussi une éruption de bou- « ton rouges ou d'un blanc rougeâtre ; ils se montrent « quelquefois tout à coup et disparaissent de même. Des « aphthes et des ulcères se forment dans la bouche. Le « pouls devient le plus souvent fréquent, petit, et la fièvre « s'exaspère la nuit. Une tendance à l'hydropisie se pro- « nonce, et un flux de ventre bilieux ou d'une autre na- « ture apparaît. Les garde-robes sont molles, fétides, quel- « quefois noires, le plus souvent écumeuses, elles sont « formées par la liquéfaction de certaines parties du corps. « L'urine est aqueuse, jaune ou noire. Il y a des vomisse- « ments noirs assez souvent, mais plus fréquemment jau- « nes. La sueur est fétide.

« Cette fièvre débute par ces symptômes, et, quand elle « est intense, elle donne lieu à la syncope, au refroidisse-

« ment des extrémités, à la léthargie, aux spasmes et aux « convulsions. Il y a de ces fièvres pestilentielles dans « lesquelles le malade perd toute faculté de perception, « les personnes qui l'approchent ne remarquent pas d'aug- « mentation de la chaleur ni d'altération du pouls et des « urines. Ces symptômes sont promptement mortels, et « l'homme de l'art impuissant hésite. La plupart de ceux « dont la respiration est fétide meurent promptement, car « il y a alors une putréfaction dans le cœur. »

Il serait bien difficile de faire voir que cette description s'applique à la peste bubonique. Je suis convaincu du reste que ce tableau n'a pas été fait d'après nature. On y trouve la manière de Galien, et je suppose qu'il a été en partie emprunté à cet auteur (1).

Ibn-Hebel Bagdadi, surnommé Akhlauti, dans l'article consacré au mot *Vêba*, donne plusieurs extraits de Galien, il dit que cette maladie se montre en même temps que la rougeole et la variole et enlève beaucoup de monde. Afin de comprendre dans une même description toutes les maladies épidémiques graves, dont on supposait alors le fond et les causes à peu près identiques, Avicenne a fait la peinture d'un type morbide idéal qui n'avait pas et qui n'a pas de représentant en pathologie. Ce cadre est tellement factice que quelques écrivains, tels que l'auteur du « Kamel-oul-Sénaé, » y renferment les fièvres ardentes malignes, la peste, la variole et d'autres maladies épidé-

(1) *Neque enim certi est morbi nomen* VULGARE *vel* PESTILENS *: cæterum quicumque morbus uno in loco multos simul invaserit,* VULGARIS *his vocatur : qui simul hoc habeat ut multos perimat,* PESTIS *fuit.* (*Galen. op. omn.*, t. III, Com. in. lib. *De morb. vulg. Hipp.*)

miques. Les bubons ont sans doute été observés quelquefois dans ces fièvres; c'était alors la peste véritable, comme celle dont parle Khodjè Loutf, fils de Saad-Eddine, dans le « Tervioul-Ervah » à l'article *Taoun* (bubon) (1).

Pour trouver dans les auteurs orientaux une mention positive de la peste bubonique, il faut consulter l'article *Taoun*. La description de la maladie y est incomplète sans doute, elle laisse encore beaucoup à désirer; mais on est sûr du moins qu'il s'agit de l'affection dont nous nous occupons ici (2). Malheureusement, comme les auteurs indiens, les écrivains arabes et persans ne mentionnent aucune épidémie en particulier, ils ne parlent ni des localités, ni des dates d'invasions (3). D'après Garchi (commentaire du Canon en arabe) la Peste (Taoun) est une inflammation de l'aisselle, de l'aine, etc., qui donne lieu à une mort rapide. Le « Zékhirè Khorezmchaï » en parle aussi comme d'une maladie locale rangée parmi les inflammations; il ne mentionne pas son épidémicité; mais Garchi dit qu'elle est très-fréquente en Abyssinie. Selon l'auteur du « Kholacet-out-Tadjaroub, » connu sous le surnom de Béhaod-Dovlé (4), *le bubon se montre souvent*

(1) Ce que Hippocrate et Galien entendaient par *maladie pestilentielle* semble se rapprocher beaucoup de ce que nous entendons de nos jours par *maladie épidémique*. La confusion était du reste très-grande jusqu'à la fin du siècle passé dans certaines régions, puisqu'en 1775 la faculté de médecine de Paris proposait pour sujet de prix la question suivante : « Si la peste est une maladie distincte ; quels en sont les caractères, les moyens thérapeutiques et prophylactiques. »

(2) *Taaun*, inflammation aiguë et grave des glandes de l'aine, de l'aisselle ou du voisinage de l'oreille.

(3) Les plus anciens de ces écrivains ne datent que de deux siècles après l'Islam (commencement du neuvième siècle).

(4) Cet écrivain, l'un des plus pratiques et des plus estimés en Perse

dans les années de peste. L'auteur du « Chère-Asbab, » qui vivait vers le premier tiers du quinzième siècle, dit que *le bubon est une maladie épidémique* (1). D'après Avicenne, dont les écrits datent du commencement du onzième siècle, *les bubons se multiplient pendant les temps d'épidémie pestilentielle et dans les pays pestiférés.* Sur ces témoignages isolés et vagues il est impossible de dire avec quel degré de fréquence et dans quelles localités la peste s'observait dans les temps anciens.

jusqu'à l'heure actuelle, vivait en 1290, il était fils de Chah-Gassem, fils de Mohamed-nour-bacchi.

(1) Le nom de cet écrivain est Néfis-ibn-évez-ibn-hakem tébib kermani.

CHAPITRE II

DOCUMENTS EXTRAITS DES INSCRIPTIONS, DES OUVRAGES HISTORIQUES ET DES RECITS DES VOYAGEURS.

A défaut de renseignements précis fournis par les traités techniques, j'ai consulté les inscriptions, les historiens et les voyageurs.

Les *inscriptions* commémoratives des faits épidémiques sont très-rares, je n'en connais qu'une à propos de la maladie dont il est ici question et elle a trait à la peste qui sévit il y a 187 ans dans la ville de Démavend. Cette inscription est sculptée sur le bois de la porte de la mosquée à côté de plusieurs versets du Coran. J'en ai fait faire la transcription exacte et la traduction. Elle est ainsi conçue : « Idn-Mahmoud-momen charpentier, par un bon « sentiment, avec un cœur religieux, a renouvelé cette « grande porte afin de gagner le Paradis. L'année où fut « placée cette porte est l'année de la peste (*taoun*), en « 1097 de l'Hégire. » Cela nous reporte à l'année 1686 de l'ère chrétienne (1).

(1) Le chiffre 1097 est donné par la valeur des lettres de la phrase sui-

Les *historiens* parlent de maladies graves qui à différentes époques ont sévi en Perse, mais ils relatent rarement les symptômes principaux de ces affections, et il est le plus souvent impossible de reconnaître sûrement s'il s'agit de la peste ou d'autres espèces morbides. C'est pour cette raison que je ne mentionnerai pas les faits très-anciens et que je m'arrêterai seulement sur ceux des siècles suivants qui me semblent moins douteux.

D'Herbelot dit que, sous Fakreddovlé, sultan de la maison des Bouides mort en 997, après 14 années de règne, la peste ravagea le Gourgan et désola entièrement la ville d'Astérabad. Nous n'avons pas d'autre description de cette maladie que celle qu'en a laissée un poëte persan : « La « peste, semblable à un feu vengeur ruina, *tout à coup* « cette belle ville d'Astérabad dont le terrain exhale une « odeur qui surpasse celle des parfums les plus agréables. « Il ne reste de ses habitants ni jeune ni vieillard. Ainsi « le feu du ciel, en tombant dans une forêt, embrase et « consume le bois vert comme le bois sec. »

Deguigne relate qu'en 1079-80, une peste considérable, *qui vint de l'Inde*, parcourut les provinces de Ghazna (1), du Khorassan, du Gourgan, du Djébal (2) et même l'Assyrie. Elle ravagea l'empire de Ghazna qui comprenait l'Inde et la Perse. Deguigne ajoute que c'était sous le

vante : *Chud zédjennet déri bémesdjid bâz*, « il fut du paradis une porte à la mosquée ouverte. » L'année 1097 de l'Hégire commence le 18 novemcre 1685 et finit le 6 novembre 1686.

(1) A 90 kilomètres au sud-ouest de Caboul, une des villes les plus froides de l'Asie, à 2350 mètres d'altitude.

(2) L'Irak-Irani.

règne de Maçoud et je dois ajouter qu'il y a là évidemment une erreur de date, car Maçoud régna de 1030 à 1043.

Je n'ai trouvé jusqu'à présent, dans les chroniques persanes, aucun fait qui se rapporte à l'épidémie de *peste noire* de 1346-48 que la plupart des écrivains disent être venue de la Chine en Europe. Elle se propagea probablement par la Sibérie et le Turkestan et ne parut en Perse que longtemps après son introduction en Europe. C'est peut-être ce fléau que l'on a voulu signaler dans l'ouvrage historique connu sous le nom de Nigharistan. Il y est dit que sous le règne de Sultan Véis, en 1369-70, il y eut à Tauris une maladie pestilentielle, *vêba,* qui enleva 300,000 personnes.

Nous arrivons maintenant à des faits bien caractérisés. Du temps de Chah Tamasp la peste régna dans le Guilan; elle fit périr beaucoup de personnes et entre autres le gouverneur de cette province; c'était en 1535. En 1571 une famine terrible eut lieu en Perse; *quelques parties du pays furent aussi affligées de la peste*, et à Ardébil seulement 30,000 personnes en moururent. D'après Ker-Porter, cité par Ainslie dans son ouvrage sur le choléra, la peste aurait sévi vers 1575 à Tauris qui appartenait alors aux Turcs. En 1596 la peste régna à Cazvine, dans l'Azerbeitdjan, à Bagdad et dans l'Arabistan. « Une fièvre « brûlante se déclarait avec des symptômes d'ivresse et « d'assoupissement, des tumeurs douloureuses se mon- « traient aux aines et aux aisselles. » L'historien Koldébérine, qui rapporte ce fait, dit qu'à Bagdad il mourut en un

seul jour plus de 20,000 personnes. En 1617, sous le règne de Chah Abbas, parut une comète extraordinaire, on lui attribua les ravages de la peste qui se produisit dans le Khorassan (1). Cette maladie dut se limiter à cette province ou n'exercer que des ravages courts et passagers dans les autres parties de la Perse, puisque le père carmélite Angelo de Saint-Joseph, qui habita Ispahan de 1664 à 1678, dans son Dictionnaire persan, dit à l'article *Peste :* « Il n'y a jamais de peste dans la Perse ni aux Indes (2). »

Oléarius, qui était en Perse en 1637-38, traversa ce royaume du nord au sud jusqu'à Ispahan et il ne rencontra de trace de peste que dans un seul point. Après avoir passé la plaine de Mogan, dans les montagnes qui bornent au sud la vallée de l'Araxe, sur la route de Shamakie à Ardébil, il trouva un village abandonné nommé Disle; on lui dit que dans l'autómne 1636 « la peste « avait consumé tous les habitants. » C'est bien là une peste circonscrite, puisque le voyageur que nous citons ne fait aucune mention du fléau ni en 1637, ni en 1638 à son retour, et qu'il écrit à propos de la salubrité du pays : « Certaines parties du royaume sont fort sujettes « aux fièvres intermittentes...... L'air de la ville de Tau- « ris est si bon qu'on n'y entend point parler de ces ma- « ladies..... Les maladies épidémiques, comme la dys- « senterie et la peste, *sont moins communes en Perse* « *qu'en Europe* (3).

(1) Malcolm, *Histoire de Perse*, d'après le Zubd-ul-Tavarikh et l'Aulam-aurah.

(2) *Gazophylaccium linguæ persarum*. Amsterdam, 1684.

(3) Oléarius Adam. *Voyage en Moscovie, en Tartarie et en Perse*. Paris, 1656, volume I, pages 414 et 545.

Chardin, qui vint après Oléarius et qui séjourna longtemps dans le pays, ne parle aucunement de la peste (1). Il en est de même de Tavernier dont les voyages sont compris dans la période de 1632 à 1660 (2).

On peut sans doute conclure de là qu'il y eut, dans la plus grande partie du dix-septième siècle, absence de peste dans la contrée dont nous nous occupons. Tous les voyageurs parlent des maladies qu'on observait en Perse de leur temps et ils ne mentionnent aucunement la peste. Il en est de même de Figuéroa qui était en 1618 à Ispahan, et de Thévenot qui traversa la Perse en 1666-67. — Kæmpfer est le seul qui parle peut-être de la peste; il dit qu'en 1079 de l'Hégire, l'année du couronnement de Soliman, il y eut une grande disette, et il ajoute « grassabatur pestilentia et morientium funera desolabant pagos (3). » Kæmpfer voyageait avec Fabricius, ambassadeur de la cour de Stockholm, vers 1685; il séjourna deux ans à Ispahan et traversa la Perse vingt ans après les événements dont il parle ainsi par ouï-dire. Autant son témoignage serait important s'il avait assisté au fait épidémique auquel il fait allusion, autant on a lieu de s'en défier ici, en remarquant que les voyageurs de l'époque mentionnée tels que Tavernier, Chardin, Thévenot et surtout Angelo (qui de 1664 à 1678 était à Ispahan) ne parlent aucunement de la peste (4). De plus

(1) Chardin, *Voyage en Perse*. Londres, 1686.

(2) Tavernier, *Voyage en Turquie, en Perse et aux Indes*. Paris, 1677.

(3) *Amœnitates exoticæ*.

(4) Chardin, qui était à Tauris en 1673, écrit que l'air de cette ville est froid et sec, fort bon et sain; « on ne se plaint point qu'il contribue à

je dois faire remarquer qu'il emploie le mot vague de *pestilentia*. Il est plus que probable que Kæmpfer aura entendu parler d'une fièvre épidémique, d'une maladie pestilentielle, *vêba*, comme on appelle encore aujourd'hui ce genre d'affections dans les ouvrages classiques persans et arabes. Ce n'est pas la vraie peste, *Taoun*. De plus Kæmpfer parle d'une affection qui régnait spécialement dans les villages et non dans les villes. Le typhus fever est de nos jours encore observé quelquefois dans ces localités, et cela me rappelle qu'en 1618, Figuéroa, ambassadeur d'Espagne, allant d'Ispahan à Cazvine, trouva au commencement de juin, dans un village de 150 habitants, une maladie grave qui avait déjà causé 30 décès et dont la plupart des habitants et surtout les femmes se trouvaient attaqués. Il y avait du délire et des pétéchies; cette affection était contagieuse et la mort survenait du 5e au 6e jour. S'il s'était agi de la peste, Figuéroa aurait sans doute noté l'apparition de bubons, de même qu'il a signalé celle des petéchies.

« aucune mauvaise disposition des humeurs. » En parlant d'Ispahan, il dit que « la bonne constitution du climat guérit facilement les plaies et il « ajoute qu'on ne voit pas à beaucoup près en ce pays tant de sortes de « maladies que dans les nôtres ni de si longues et si enracinées à cause « de la bonté de l'air. Plus loin il observe encore que le climat d'Ispahan « est le plus sain qu'il connaisse. »

CHAPITRE III

DOCUMENTS RELATIFS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Cette immunité presque complète de la peste avait aussi frappé Gaudereau qui observa en Perse dans le commencement du 18e siècle. « Les persans, dit-il, bien « qu'environnés tous les ans de ce fléau terrible, ont con- « servé le secret de l'arrêter sur leurs frontières. Ils n'ont « pas pour cela défendu seulement l'entrée de leur pays « aux choses qui viennent des lieux soupçonnés ; mais « ils ont mis en quelque sorte tout leur empire au-dessus « des atteintes de la peste. Ils l'ont tellement purifié « qu'ils n'appréhendent plus qu'aucun pestiféré puisse « l'infecter (1). » Les mesures d'hygiène publique auxquelles Gaudereau fait ici allusion, en leur attribuant une perfection qu'elles n'ont jamais eue en Perse et une portée dont elles ne sont pas capables, sont le desséchement

(1) Relations des différentes espèces de peste. Paris, 1721, pages 29, 35, 37.

des marais, les plantations d'arbres et surtout des platanes, la canalisation des eaux, l'éloignement immédiat de toutes les immondices, l'excessive propreté des maisons et des habits. Notre auteur ajoute ensuite : « Les habi-« tants des villes de Perse ignorent absolument ce que « c'est que la peste, la fièvre maligne. Les villes de Perse « sont plus saines qu'en aucun pays du monde..... Ja-« mais la peste n'a pénétré dans les provinces tempérées « de la Perse. »

Il faut faire la part de la vérité et d'une exagération apparente dans le livre de Gaudereau. Il écrit sous l'influence des faits qui l'ont fortement impressionné. Il a été témoin de ravages de la peste en Turquie tout à fait au début du 18e siècle et il y a lui-même contracté la maladie. Il ne la trouve pas en Perse pendant tout son séjour ; on n'en entend pas parler dans le 17e siècle ; il ne faut donc pas s'étonner de ses assertions qui sont l'expression de la vérité pour l'époque où il observait. Il n'a pas fait en savant attentif la revue rétrospective de la maladie dans les temps anciens, ni dans toutes les localités de la Perse ; il écrit pour le 17e et le commencement du 18e siècle et surtout pour *les localités tempérées du Royaume* telles que Koum, Cachan, Ispahan, Chiraz. Or encore aujourd'hui ses assertions restent vraies pour toutes ces provinces dans lesquelles, ni dans les temps modernes ni dans les temps anciens, on ne trouve de mention distincte de la peste bubonique.

Quant au 18e siècle, Malcolm dans son Histoire de Perse dit que quelque temps avant 1727 la peste ravagea

la province d'Asterabad. Il s'agit là évidemment d'une épidémie grave et il est possible qu'elle se soit étendue au Mazendéran et aux autres parties de la Perse voisines de la mer Caspienne. Mais si elle avait atteint l'Irak, ou l'Azerbeitdjan, ou le Khorassan, les historiens en auraient fait mention de même qu'ils l'ont notée pour le Gourgan.

Otter, qui traversa la Perse de Kermanchah à Téhéran et Ispahan et de là de nouveau à Kermanchah entre 1737 et 1742, ne trouve la peste nulle part (1). — Hanway dit qu'en août 1744 le consul de Russie à Recht déclara qu'il y avait une peste à Cachan et qu'en conséquence aucun article manufacturé dans cette ville ne pouvait être exporté en Russie. D'après les rapports des négociants qui étaient en relation d'affaires avec le centre de la Perse, et spécialement avec Cachan, il n'y avait pas à cette époque plus de maladie que de coutume. Hanway en conclut à assez juste titre que le consul russe cherchait un prétexte pour entraver le commerce anglais dans la Caspienne (2). — Malthus, dans son célèbre ouvrage sur la population (3), en citant les *découvertes russes* (4), dit : « la peste ne s'étend pas à la Perse. » — Olivier affirme en 1796 que les Persans ne sont presque jamais atteints de la peste (5). — Whitelaw Ainslie remarque, d'après

(1) *Voyage en Turquie et en Perse.* Paris, 1748.
(2) *Account of the British trade in the Caspian Sea.* Londres 1754, vol. I, page 221.
(3) tome I, page 222.
(4) tome II, page 377.
(5) tome I, page 140.

Sir John Malcolm, que la peste n'a été ressentie qu'occasionnellement dans l'ouest de la Perse, plus rarement encore ce fléau a été observé à l'est de cet empire (1).

De 1727 à la fin du 18e siècle on n'a que les mentions suivantes de la peste :

Un de mes élèves envoyé en mission sanitaire dans le Mazendéran en 1869 m'a dit avoir trouvé, sur un livre annoté par le père de l'un des médecins actuels de Barfourouch, qu'en 1174 de l'Hégire une peste très-grave sévit dans le Mazendéran. Cette date correspond à l'année lunaire du 14 août 1760 au 2 août 1761.

La *tradition* ne remonte guère, pour les faits en question, au delà d'une centaine d'années. Les seules données précises que j'ai enregistrées à ce sujet sont les suivantes : peu après la mort de Mohammed-Hassein Khan Kadjar (1758), il y eut dans le Mazendéran une épidémie de peste très-grave ; c'est sans doute la même que celle de 1761 dont je viens de parler. — Au commencement du règne de Feth-Ali Chah, vers 1797 ou 1798, il y eut des cas de peste à Tauris, Maraga, Ourmiah, Khoï et dans d'autres localités de l'Azerbeitdjan. Le docteur Castaldi a appris dans le Kurdistan en 1871 que 70 ans environ avant cette époque, soit vers la fin du 18e siècle, il y eut à Baneh une peste qui enleva 75 habitants.

En 1870 j'ai appris moi-même à Kermanchah, que cent ans environ avant, soit vers 1770, il y avait eu dans cette ville une peste plus terrible que celle de 1831.

Ce qui donne à ces derniers faits une valeur tout à fait

(1) *Observations on the cholera morbus.* London, 1829 page 76.

positive, c'est qu'ils eoïncident exaetement avee eeux qu'a cités J. C. Rieh à propos de Suleimanié. Cette ville, qui appartient aujourd'hui à la Turquie, est située sur le versant oecidental des montagnes du Kurdistan, un peu à l'ouest de Baneh qui a été l'un des foyers de la petite peste de 1871. — Dans la série qu'il a donnée des prinees Kurdes de la famille Babbeh, Rieh note qu'une grande peste eut lieu à Suleimanié en 1757-58; une petite peste en 1773-74; une petite peste en 1797-98 (1). L'épidémie de Suleimanié en 1757-58 a-t-elle quelque relation avec celle qui fut réservée dans le Mazendéran en 1760-61? L'absenee de données positives sur le début et la durée de eette dernière affeetion empêche de déeider la question d'une manière tout à fait positive; mais la solution positive semble très-probable et après le rapproehement de dates eette épidémie serait venue ds l'ouest à l'est, de la Turquie dans la Perse. — L'épidémie de 1797-98 coïneide avee la peste du eommeneement du règne de Feth-Ali Chah.

Il est possible que eette dernière peste ait duré, dans quelques petites localités de la Perse, jusqu'en 1802. J. Mae-Grigor, dans un de ses premiers mémoires de médecine militaire, à propos de l'expédition anglaise en Égypte au commencement de ce siècle, remarque qu'à eette date la peste existait dans différentes parties de la Perse, puis il ajoute : « et spéeialement à Ispahan et à Bagdad. » Du moment que l'on met ainsi parmi les localités de la Perse, Bagdad à côté d'Ispahan, il y a lieu tout

(1) Résidence in Khoordistan.

d'abord de se défier de l'assertion, quelque importante que soit l'autorité dont elle émane. On lit à ce sujet dans les *medical sketches* que le docteur Short de Bagdad et M. Milne de Bassora avaient écrit à Bombay que la peste régnait dans toute la Perse et surtout à Ispahan et à Bagdad. Mac-Grigor dit encore que le Dr Short, « qui a pratiqué longtemps en Perse, et qui a fait une étude « particulière de la peste, a souvent rencontré des hé- « morrhagies dans l'épidémie qui se manifesta à Bagdad en « 1800-1802 (1).» Le Dr Short résida longtemps non pas en Perse, mais en Mésopotamie, à Bagdad, qui ne faisait aucunement partie de la Perse à cette époque. C'est à Bagdad qu'il a observé et non pas à Ispahan ; il y a là une erreur géographique évidente. Le nord de la Perse fut peut-être affecté à l'époque dont parle Mac-Grigor, mais ce ne fut pas une épidémie violente et, d'après toutes les dépositions que j'ai recueillies, elle ne s'étendit pas à Téhéran ni à Ispahan. A ce sujet il y a les témoignages les plus positifs.

Olivier dans son Voyage en Perse dit qu'Ispahan est la ville la plus salubre (2) ; Sir John Malcolm, qui parcourut la Perse du sud au nord de 1801 à 1804, ne parle aucunement de la peste et cependant il visita Bouchire, Chiraz, Ispahan, Ourmiah, Tauris. Il signale d'une manière toute spéciale la salubrité du climat. Parmi tous les autres voyageurs qui parcoururent la Perse au commencement

(1) *Bibliothèque Britannique* sciences et arts, t. XXVIII, p. 371 et t. XXX, p. 153.

(2) *loc. cit.*, t. VI, page 269.

de ce siècle, entre autres les officiers français attachés a la mission du général Gardane, aucun ne parle de l'existence de la peste dans ce pays. Il y a donc tout lieu de croire que le témoignage de Mac-Grigor est erroné à l'endroit d'Ispahan. La peste du commencement de ce siècle fit de grands ravages à Nisibin, Merdin, Gizira au printemps 1800; elle atteignait Bagdad en 1801, s'y répéta en 1802 et ne se prolongea pas jusqu'à Bassora.

CHAPITRE IV

RÉSUMÉ ET GÉNÉRALISATION DES FAITS PRÉCÉDENTS.

La chronologie des épidémies de peste en Perse peut donc être ainsi fixée :

997 Gourgan.

1079-80 Ghazna, Khorassan, Gourgan, Irak Persan.

1535 Guilan.

1571-75 Ardébil, Tauris.

1596 Cazvine, Azerbeitdjan.

1617 Khorassan.

1636 petite peste très-circonscrite dans le nord de la Perse.

1685-86 ville de Démavend et environs.

1725 ou 26 Astérabad.

1757-58 Suléimanié, grande peste.

1760-61 Mazendéran, grande peste.

1773-74 Suléimanié, petite peste. Vers le même temps grande peste à Kermanchah.

1797-98 Suléimanié et Baneh, petite peste ainsi que dans le nord de la Perse.

Ces données montrent qu'il y a eu *quatre* épidémies de peste en Perse dans le 18e siècle, *trois* dans le 17e et *trois* dans le 16e. Les temps antérieurs sont moins connus et c'est là peut-être ce qui explique le silence de l'histoire au sujet des faits épidémiques de ces époques. Toutefois de tous les documents que j'ai cités et de tous ceux dont j'ai pris connaissance, il résulte que la peste n'a jamais été une maladie endémique en Perse; pas plus dans les parties basses de ce pays, voisines de la mer Caspienne et du golfe Persique, que dans les parties élevées et sur les montagnes. Jamais on n'a observé là une peste endémique semblable à celle qui a régné en Europe dans le 16e et le 17e siècle, ou à celle dont les districts du Kumaon et du Gurwhal dans l'Himalaya ont été le théâtre dans les quarante dernières années, et les rivages orientaux de la Méditerranée dans le 18e siècle et depuis le commencement du 19e jusqu'en 1840.

C'est sans doute à la rareté des épidémies de peste ainsi qu'à l'absence d'endémicité de ce fleau en Perse qu'il faut attribuer cette assertion de Hirsch : « Dans les parties « orientales et septentrionales de la Perse, spécialement « le Guilan, le Mazendéran, Téhéran et Ispahan, la peste « ne se montre pas et n'est même pas connue de nom. » Le savant de Berlin a porté son jugement d'après les données fournies par Lachèze dans son mémoire sur la peste en Perse (1). Ces données ne sont justes que dans une

(1) Dans le rapport de Prus sur la peste et les quarantaines.

demi-mesure, elles manquent de précision sur quelques points. Les faits que je viens de citer et ceux dont il est question à propos du 19e siècle en donnent la preuve convaincante. — Gaudereau, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, a été plus précis que Lachèze et que Hirsch quand il dit « que la peste n'a jamais pénétré dans les provinces tempérées de la Perse.» Le Guilan, le Mazendéran et Téhéran où la peste s'est montrée à différentes époques et d'une manière incontestable en 1831 ne sont pas à proprement parler des parties tempérées, et il faut les ranger dans les districts qui ont été susceptibles de contamination.

Il est impossible de ne pas remarquer que les *trois* épidémies du 16e et du 17e siècle et les *quatre* du 18e sont séparées les unes des autres par des intervalles de 36, 21, 20, 19, 50, 40, 32, 12 et 23 ans. Lachèze, qui n'a écrit que sur les données de la tradition, avait noté déjà comme un fait remarquable les intervalles plus ou moins grands qui séparent les unes des autres les épidémies de peste en Mésopotamie et en Perse. J'ai relevé la même donnée et je l'ai corroborée par le témoignage de l'histoire. J'ai fait remarquer que la petite épidemie du 19e siècle, celle de 1871, avait eu lieu juste 40 ans après celle de 1831. J'ai écrit que depuis la peste de la Mésopotamie en 1867 je craignais de voir naître dans quelque coin de la Perse une épidémie analogue. « Tout cela, ai-je ajouté, n'est sans « doute pas du raisonnement scientifique, c'est une sorte « de crainte ou de prévision fondée sur des données trop « peu nombreuses pour faire loi. » J'ai aussi mis en relief ce fait trop souvent oublié de nos jours : « Après leurs pé-

« riodes d'activité, les maladies zymotiques présentent « des périodes de calme relatif ou complet. Après s'être « montrées à l'état épidémique, elles ne paraissent plus « que par cas isolés, ou disparaissent même complète« ment pendant des intervalles plus ou moins longs, pour « réapparaître ensuite et recommencer le cycle de leurs « évolutions irrégulières. Cela, selon moi, permet de com« prendre comment il y a des maladies qui disparaissent « de partout pour ne plus se montrer et d'autres affections « qui après un temps de repos plus ou moins long entrent de « nouveau en activité et recommencent leurs ravages (1). »

En même temps que la distribution de la maladie dans le temps il faut considérer sa dispersion dans l'espace. Je ferai observer à ce sujet que dans les *dix* épidémies que j'ai enregistrées dans cette période de *trois cents ans*, le mal attaqua le *nord* de la Perse, c'est-à-dire l'Azerbeitdjan, *trois* fois d'une manière générale et *une* fois dans une petite localité. Le *nord-ouest* de la Perse a été attaqué *trois* fois aussi. Le *Guilan une* fois, le *Korassan une* fois. La province de *Cazvine une* fois en même temps que le nord. La ville de *Démavend une* fois, le *Gourgan une* fois, le *Mazendéran une* fois. Nulle part nous ne voyons figurer dans cette liste les parties centrales de l'Iran, Koum, Cachan, Ispahan, Chiraz. La partie septentrionale et orientale du pays n'est mentionée qu'une fois. Il n'est aucunement question des épidémies du sud ni de l'est. Les parties pour lesquelles la peste semble avoir une prédilection

(1) Note sur le développement de la peste bubonique dans le Kurdistan en 1871. Paris, 1871, pages 1 et 6.

sont le nord et le nord-ouest, c'est-à-dire l'Azerbeitdjan et la région occidentale du Kurdistan. Ce qui prête à ces données géographiques une valeur spéciale et ce qui en fortifie l'enseignement à mes yeux, c'est qu'elles sont confirmées par les faits épidémiques du 19e siècle dont nous avons à parler. C'est en effet dans ces mêmes contrées du nord et du nord-ouest de la Perse que nous allons voir *débuter* la grande épidémie de 1829-35 et *prendre naissance* la petite épidémie de 1871.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

GRANDE ÉPIDÉMIE DE PESTE DE 1829 A 1835.

Les renseignements que j'ai recueillis sur ce fléau, sur son origine, son point de départ, sa marche, ses recrudescences, sont tellement nombreux que je ne puis les citer ici *in extenso*. Ils forment un travail spécial dont je me borne à présenter le résumé.

Dans l'intervalle de 1802 à 1829 il n'est nulle part question de l'existence de la peste en Perse ; et cependant ce fléau se montra vingt fois pendant cette dernière période dans l'Arménie turque, dans l'Anatolie, en Géorgie. La peste régna dans l'Arménie quelques mois avant la guerre de 1828 entre la Russie et la Turquie ; en mai le fléau continuait ses ravages dans quelques parties du pachalik d'Erzeroum. Les troupes russes contractèrent la peste au siége de Kars à cette époque. En 1829 la maladie se déclare

en Perse d'abord dans les parties les plus voisines de l'Arménie turque, à Khosrova, Ourmiah, Maraga. En 1830 peste peu intense à Tauris; en 1831 la maladie y prend un très-grand développement et s'étend à Ardébil. Cette année l'épidémie se généralise dans tout le nord et l'ouest de la Perse; elle envahit l'Azerbeitdjan, le Kurdistan, la province de Khamsèh. Elle fit des ravages considérables dans le Guilan, le Mazendéran, le Gourgan; à l'est elle se propagea dans le Khorassan jusqu'aux environs de Boudjnourd. Elle se montra à Téhéran et aux environs; les localités élevées qui se trouvent dans la chaîne de l'Elbourz ne furent pas épargnées. Les villes de Koum, de Cachan, d'Ispahan restèrent complétement indemnes; tandis que le fléau attaqua à l'ouest Hamadan et Kermanchah, et, descendant de Karasou, se montra avec intensité à Shuster et à Destful. A Chiraz au contraire la maladie ne présenta que quelques cas isolés. Différents points du golfe Persique furent attaqués, mais surtout Bouchire où le fléau était venu de Bagdad par Bassora et d'où il s'étendit à l'intérieur avec une intensité notable jusqu'à mi-distance de la mer à Chiraz.

La peste de 1831 présenta dans quelques localités des recrudescences les années suivantes, et j'ai pu suivre jusqu'en 1834-35 la traînée de ces cas à Ardébil, Tauris, Zendjan, Astérabad, Kermanchah. A cette date, toute manifestation bubonique disparaît et le pays reste complétement indemne pendant la grande peste de l'Arménie turque et d'Erzeroum en 1840-43. L'immunité de la Perse pendant cette période est remarquable, mais elle n'est pas

un fait exceptionel, car on a vu ce pays résister aussi à l'invasion de la peste qui décima la Turquie d'Àsie de 1802 à 1829, et si on cherchait dans le 18e siècle, on trouverait sans doute plusieurs exemples analogues.

CHAPITRE VI

ÉPIDÉMIE DE PESTE DU KURDISTAN EN 1871.

J'ai publié en 1871 dans la *Gazette médicale* de Paris les principaux détails de cette épidémie, et j'ai fait voir de quelle manière devait être envisagé ce fait sanitaire. Depuis lors l'événement est venu confirmer ma manière de voir. La maladie est restée confinée dans les *étroites limites d'un district situé au nord-ouest du Kurdistan persan*. Elle s'est éteinte d'elle-même après l'été de 1871, elle n'a pas reparu en 1872 comme on pouvait le craindre. — Je n'aurais donc pas à revenir sur ce fait, si ce n'est pour le signaler ici, s'il n'avait été singulièrement grossi et même dénaturé dans une publication officielle à laquelle j'ai déjà fait allusion ci-dessus.

M. Bartoletti, dans son *Rapport sur les mesures à prendre contre la peste qui sévit en Perse*, s'exprime ainsi : « La « commission sanitaire vient de confirmer l'existence de « la peste non-seulement à Baneh, mais aussi dans les dis-

« tricts de Mukri, de Sakiz, de Sooudje-Boulak (1). » Il ajoute ensuite : « Cette peste n'est, tout porte à le croire, « que le rayonnement de foyers les plus intenses dans l'in« térieur du royaume ravagé par la famine. Cette der« nière supposition semble se réaliser d'après l'avis de « source anglaise que la peste sévit le long du golfe Persi« que à soixante milles dans l'intérieur des terres, aussi « bien que d'après les télégrammes récents annonçant la « manifestation de l'épidémie dans des contrées situées « entre Tauris et Téhéran. De sorte que la peste se mon« trant au nord, au sud et à l'ouest, ne peut qu'avoir pris « naissance dans le centre de ces contrées et avoir rayonné « sur la circonférence (2). » Les lecteurs qui prendront la peine de lire attentivement ce passage remarqueront que M. Bartoletti s'élève d'une simple supposition à des inductions sur l'existence de la peste dans les parties centrales de la Perse. Les informations sur lesquelles il se base ont toutes été démontrées fausses : 1° *L'avis de source anglaise* que la peste existait le long du golfe Persique émane d'une personne qui a eu soin de cacher son nom, et il m'a été affirmé que c'était un employé du télégraphe de Chiraz à Bouchire qui, désirant changer de station, a

(1) Il y a là une première erreur, Mukri et Sooudje-Boulak ne forment qu'un seul et même district.

(2) M. Bartoletti ajoute ensuite : « Tel est le raisonnement que nous « voudrions voir démentir, mais que semble au contraire confirmer une « dépêche de M. le Dr. Tholozan, médecin de S. M. le Chah, et qui parle « de grands ravages que la peste exerce en Perse, sans toutefois préciser « les localités atteintes. » La dépêche dont parle M. Bartoletti, et qui vient si à propos à l'appui de son opinion, n'a jamais existé. Je démens ici de la manière la plus formelle l'assertion de M. l'inspecteur général du service sanitaire.

répandu cette fausse nouvelle. Ce bruit a été du reste démenti par le Résident anglais de Bouchire, par le médecin sanitaire de cette ville, par celui de Chiraz, par tous les voyageurs persans et européens qui ont parcouru cette route en 1871 et 1872, et par les honorables officiers de l'armée anglaise qui sont à la tête de l'administration télégraphique en Perse. — 2° *Des télégrammes n'ont pas annoncé la manifestation de la peste dans des contrées* situées entre Téhéran et Tauris. Les seuls points incriminés ont été de petits villages. Dans l'un appelé Cazeng et situé près de Djémalabad sur la route de Zendjan à Mianè, à côté du district de Khalkhal, le 20 août 1871 une maladie grave attaqua la population, et enleva en quelques jours vingt personnes. Elle se caractérisait par la suppression de l'urine, par la diarrhée et les vomissements, la mort arrivait quelquefois en 24 heures. C'était évidemment le choléra qui régnait du reste avec une intensité moindre dans les villages voisins et qui disparut en septembre. Dans aucun cas il n'y eut d'intumescences ganglionnaires. L'autre petite localité porte le nom de Bela-Teimour; elle est située à peu de distance au nord-ouest de Turkmanchaï; elle appartient au district de Seilan. J'avais cru d'abord, sur la foi des premiers rapports qui m'étaient parvenus, qu'il y avait eu là quelques cas de peste vers la fin d'octobre 1871. Plus tard, Mirza Abdul-Ali, médecin sanitaire de Tauris, qui a interrogé à plusieurs reprises des personnes de la localité, et entre autres le gouverneur, est arrivé à reconnaître qu'il ne s'agissait pas de la peste, mais du choléra, qui parut dans cette loca-

lité après avoir parcouru les environs de Djémalabad.

On voit ainsi que toutes les données, sur lesquelles s'appuie M. Bartoletti, n'ont pas de consistance. Du reste, M. l'Inspecteur général du service sanitaire de la Turquie avait été parfaitement renseigné sur les faits épidémiques de la Perse par ses propres agents et il n'a pas voulu ajouter foi à leurs affirmations : la Turquie envoya une commission sanitaire dans le Kurdistan, elle était composée de trois honorables médecins qui ont déclaré unanimement que la peste existait dans le district de Sooudj-Boulak-Mukri, ainsi qu'à Baneh et près de Sakiz. Leurs investigations ne les ont pas portés à penser que le fléau existait dans d'autres contrées de la Perse. Il y a plus, l'un de ces médecins résidant à Téhéran depuis plusieurs années, en qualité de délégué sanitaire de la Turquie, le docteur Castaldi, dans un rapport officiel (1) déclare que « c'est bien dans le territoire de Mukri que la peste s'est « développée, car nous avons vu que, ni dans le voisinage « ni dans les contrées plus éloignées, il n'y avait d'en« droits atteints de la peste qu'on puisse accuser d'avoir « transmis la maladie. » Voilà donc l'opinion formelle d'un médecin qui observe en Perse pour le compte de la Turquie ; elle est tout à fait opposée à l'hypothèse de M. Bartoletti et détruit de fond en comble ses inductions. Elle est conforme à ce que savent toutes les personnes qui habitent la Perse ; diplomates, consuls, médecins, administration télégraphique, tout le monde convient que la peste n'a pas attaqué les parties centrales de la

(1) La peste dans le Kurdistan persan. Constantinople, 1872.

Perse, que les seuls cas de cette maladie ont été observés dans le district de Mukri, ou tout à fait au voisinage près de la frontière turque. Il n'y a pas le moindre doute à ce sujet, et, pourtant, M. Bartoletti persiste dans sa supposition. Il pense que M. Castaldi n'a pas pu reconnaître l'existence de la peste au centre de la Perse : « Quoi d'é-« tonnant que la peste ait pu se développer dans des « conditions aussi calamiteuses sans être observée ? Rien « ne prouve que la peste de Mukri et de Baneh ne soit « originaire du Korassan et du Fars..... La peste du « Kurdistan semble donc être originaire de l'intérieur du « royaume ; c'est, du moins, ce que l'on est porté à « croire jusqu'à la preuve du contraire (1). »

On se demande ce que M. Bartoletti entend par la *preuve du contraire*. Puisque la peste n'a pas existé dans l'intérieur de la Perse, de l'avis unanime de toutes les personnes compétentes, la supposition contraire aurait besoin, elle seule, d'être basée sur quelque fait authentique. Si je disais que la peste existe aujourd'hui à Constantinople, à Erzeroum ou en Égypte, si j'avançais qu'elle a existé en 1869 en Algérie, pendant la famine qui a désolé ce pays, ne serait-ce pas à moi de produire les faits sur lesquels je baserais ces assertions extraordinaires ? M. Bartoletti, pour arriver à la démonstration de sa thèse, renverse les règles de la logique ordinaire ; ne pouvant pas trouver de témoignages à la charge de la Perse, il la somme d'en trouver pour la décharge. Les

(1) Note de l'administration sanitaire ottomane à la page 34 du Rapport du Dr Castaldi.

témoignages que j'ai cités, auxquels se joint l'affirmation nettement établie de M. Castaldi, suffisent outre mesure à l'établissement de la vérité, qui n'a pu être méconnue que par le parti pris d'exagérer les faits sanitaires de la Perse. Ce parti pris en cette circonstance est d'autant plus extraordinaire que l'intendance et le conseil de santé de Constantinople (il y a six ans à peine de cela) n'ont pas voulu donner le nom de peste à la maladie qui se montra sur les bords de l'Euphrate, à 25 lieues de Bagdad et à quelques lieues seulement de Kerbéla et de Nêdjef dans la Mésopotamie (1). Cette affection présentait bien cependant tous les symptômes de la peste et la petite manifestation du Kurdistan, en 1871, n'a pas offert des signes plus caractéristiques que ceux qui ont été relevés à Hindiè par MM. Colvil, Padouan, Vartabet et par M. Naranzi lui-même (2). Dans les deux cas, les phénomènes pathologiques sont identiques et la cause de la maladie est inconnue; on observe les mêmes symptômes sur les bords du Djagataï que sur ceux de l'Euphrate et la même obscurité enveloppe leur origine. Dans le Kurdistan en 1871, pas plus qu'à Hindiè en 1867, il n'y eut de famine

(1) Une épidémie de peste en Mésopotamie. Paris, 1868, par J. D. Tholozan.

(2) Je croyais la question résolue aujourd'hui pour tout le monde, il paraît qu'elle laisse des doutes dans quelques esprits (*Essai sur l'hygiène internationale*. Paris, 1873, page 87). Je serais fort curieux de savoir pourquoi M. A. Proust admet la peste du Kurdistan en 1871 et n'admet pas celle de la Mésopotanie en 1867. Qu'il demande à cet égard l'opinion de MM. Padouan et Vartabet, médecins sanitaires turcs qui ont vu les deux épidémies et qui n'admettent pas de différence dans leur nature; qu'il fasse aussi le relevé des symptômes des deux épidémies et il verra qu'il n'y a pas entre elles de différence appréciable.

ni même de disette. Après une invasion lente qui date de l'hiver, on voit dans les deux localités la maladie prendre un développement plus rapide avec les premières chaleurs, et s'éteindre quand celles-ci ont dépassé un certain degré. Enfin, dans le Kurdistan comme en Mésopotamie, c'est à côté de plusieurs villes importantes, et non dans leur sein; c'est sur une population à demi nomade dispersée dans de petits centres d'habitation que la peste se développe. Elle se répand de ce point de départ sur un certain nombre de localités analogues, et elle néglige complétement les grands centres de population situés à proximité et avec lesquels les communications ont cependant existé pendant assez longtemps, sans aucune restriction.

N'est-il pas extraordinaire qu'au lieu de rapprocher ces faits l'un de l'autre pour voir leur complète ressemblance, on veuille nier leur identité ? Ce sont les mêmes juges qui, en toute connaissance de cause, portent, à quelques années de distance, un jugement différent sur la même affaire ; n'est-ce pas le cas de leur rappeler ici ce beau discours d'un avocat vénitien dont parle Voltaire : « Illustrissimi Signori, l'anno passato avete giudicato « cosi ; e quest' anno nella medesima lite avete giudicato « tutto il contrario ; e sempre bene. » La prudence et la circonspection sont de règle, quand il s'agit d'annoncer un fait sanitaire aussi important que celui de l'existence de la peste, et surtout d'une peste généralisée. Ces qualités ont non-seulement fait défaut à Constantinople, mais elles y ont été remplacées par cette évidente et dange-

reuse partialité de jugement dont on trouve tant d'exemples dans l'histoire de l'origine des épidémies et qui consiste à amoindrir ou à nier le caractère contagieux de ces fléaux et leur gravité quand ils existent dans nos propres foyers et à en grossir les ravages et les conséquences quand ils se montrent chez nos voisins.

En terminant, je veux rappeler sommairement les faits relatifs à l'épidémie du Kurdistan, ils sont heureusement sans réplique, au-dessus de toute contestation et tels que je les ai relatés à la fin de 1871. Depuis l'épidémie de 1829-30-31, qui se prolongea dans quelques localités jusqu'en 1835, la peste avait totalement disparu de la Perse. Ce royaume fut épargné dans l'épidémie de 1840-43, qui ravagea la ville et la province d'Erzeroum. C'est à la fin du mois de décembre 1870 que la peste parut dans un petit village du district de Sooudje-Boulak-Mukri, situé au sud de la mer d'Ourmiah, et elle paraît s'être étendue de là aux villages voisins. La maladie a été importée en effet, d'après le dire des habitants, dans le plus grand nombre des localités atteintes et il est ainsi permis de supposer qu'il n'y a eu qu'un seul point d'éclosion. Cette éclosion a-t-elle été spontanée, ou bien a-t-elle eu lieu après une longue incubation de 35 ans au moins (1) ? Après un développement très-lent, pendant les grands froids de l'hiver dans une contrée où le thermomètre s'abaisse jusqu'à 15 et 20 degrés au-dessous de zéro, la peste prit avec le printemps une extension plus grande;

(1) Il est tout aussi difficile pour moi de comprendre l'éclosion spontanée que la longue période d'incubation dont je viens de parler.

elle remonta le cours des rivières Djagataï et Tataou qui se jettent dans la mer d'Ourmiah et s'étendit au sud-ouest dans les vallées dont les eaux vont se mêler à celles du Tigre. Là, elle décima la population de la partie basse de la petite ville de Baneh. Au mois de septembre 1871, cette petite épidémie était éteinte partout et on n'en a plus entendu parler. Tous les renseignements fournis par les gouverneurs des localités contaminées s'accordent à dire qu'en octobre 1871, toute trace de peste avait disparu. Il manquait cependant un témoignage plus positif. Il a été fourni par un médecin sanitaire russe, M. Télafous, envoyé en mission sur les lieux. Il a parcouru, en 1872, toutes les localités envahies l'année précédente, il a fait le tour complet de tout le pays contaminé et, dans un rapport officiel, il déclare qu'il n'a rencontré nulle part de trace de peste. Il est très-formel sur la localisation de la maladie dans la partie nord-ouest du Kurdistan persan, le long des rives du Djagataï et du Tataou, ainsi qu'à Baneh. Il a visité Senna, capitale du Kurdistan, le district de Guerrouz, la ville de Saïnkalè, le district de Tchardovli et les villes de l'Azerbeitdjan telles que Khoï, Dilman, Salmas, Ourmiah, Maraga, Miandoaub, Soldouz, Sooudje-Boulak, Tauris, Binaub, Dehkargan; il a interrogé un très-grand nombre de personnes, pris des informations de toutes sortes; et tous les faits qu'il a recueillis sont d'accord pour prouver que la peste n'a existé que dans le Kurdistan, et qu'à la fin de l'automne de 1871, elle avait totalement disparu des localités où elle s'était montrée. Des quatorze localités envahies Baneh est la plus grande,

elle contient 2,000 habitants et a fourni 65 cas de peste dont 56 guérisons; Gamichan est la plus petite, elle n'avait guère que trente habitants, il y a eu 7 cas de peste, tous mortels. En somme, sur 6630 personnes, réparties dans les 14 localités, il y a eu 891 cas et 229 guérisons. Le pays contaminé, des environs de Miandoaub à Baneh, a la forme d'une bande de quelques lieues seulement de large et de cent six kilomètres au plus de long en ligne droite

CONCLUSION

La Perse n'a jamais été, dans aucune de ses parties, un pays où la peste ait régné d'une manière endémique.

Les épidémies de peste généralisée n'y ont jamais été observées; la moitié au moins de la surface de cet empire a toujours échappé à l'action de ce fléau.

Ces épidémies semblent presque toujours débuter par la partie froide et montagneuse du nord-ouest, là où commença la petite manifestation de 1871. Elles sont séparées les unes des autres par des intervalles qui varient de 10 à 60 ans.

La science n'a pas enregistré un seul fait de peste, d'origine primitivement persane, qui se soit introduite de la Perse en Turquie; la peste de 1829-31 passa de l'Arménie turque en Perse et, de là, elle pénétra en Mésopotamie.

La petite épidémie de 1871 est très-intéressante à étudier au point de vue de l'étiologie : elle forme le pendant de l'épidémie de Hindiè, en 1867, et montre que les

points d'origine de la fièvre bubonique peuvent se rencontrer aussi bien dans les districts montagneux, à une grande altitude et sur un sol sec et non alluvial, que dans les plaines basses et humides de la Mésopotamie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PESTE BUBONIQUE EN PERSE DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME PARTIE

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.